

DON JUAN DANS SON LIT

Dévoilements de l'érotique provinciale

ARY AHN

Ary Ahn

Don Juan dans son lit

(Dévoilements de l'érotique provinciale)

© Ary Ahn, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1056-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Il ne faut pas plus de quelques secondes pour que le froid investisse le corps, s'enfonce dans l'épiderme et fasse éclater la conscience à l'intérieur du crâne.

La dernière vision qu'elle a de la nuit de Noël s'encadre dans le rectangle jaune de la porte : une lourde silhouette gesticulant et derrière elle la franche, honnête et sympathique flamme des bûches, rassurant témoin de la tradition. Puis le rectangle jaune se déforme, les côtés se givrent, le feu vitrifie la nuit, de plus en plus lointain, minuscule...

Ses jambes ont claqué contre le gel. Elles se vident très vite de toute leur énergie, comme si elles s'éloignaient d'elle. Sa poitrine se rétrécit. Ses épaules se rétrécissent. Ses tempes se rétrécissent. Un incendie ravage ses entrailles. Un court-circuit bleu explose devant elle.

Elle a encore l'idée de se diriger vers la route. Alors, son corps est agrippé par d'innombrables pinces. Elle veut crier, mais sa mâchoire est de verre et de plomb. Son souffle décoloré, figé. Tout s'engourdit devant elle. Une grosse Mercedes de couleur sombre passe tout près d'elle, au ralenti, dans le craquement de la glace. Mais elle n'a pas la force de lever les bras et l'automobiliste ne la voit pas. Elle se laisse tomber tout près d'un grand bac à ordures. Elle a encore le temps de penser qu'à cette heure, il est peut-être plein...

Le lendemain, c'est le constat de la gendarmerie, l'attroupement des badauds autour du chalet, gourmands de cette image égrillarde : une femme nue dans la neige la nuit de Noël. Un monsieur important, couvert d'un manteau de prix mais chaussé d'après-ski déclassés qui trahissent son désarroi, semble se donner beaucoup de mal pour montrer qu'il est l'homme de la situation. Il se tient au centre de la scène, affirme, conseille, sermonne, et tout en répétant que c'est incompréhensible et consternant, s'applique à mener les opérations avec le sang-froid du responsable rompu à faire face à tout ce que l'existence peut ménager de circonstances imprévisibles.

Rien n'est moins vrai. Pour la première fois peut-être de sa vie d'homme responsable, il n'a rien prévu et ne sait que faire. Son impérieuse logique pratique bat dans le vide comme un drapeau sans cause : cette femme est venue

dans le chalet, le chalet est le sien et lui-même y a passé le réveillon. Comment la réalité a-t-elle pu lui échapper à ce point ?

Mais il ne peut s'empêcher de faire face, parce que tel est son caractère, qu'il a été élevé pour cela, qu'il s'est formé pour diriger, qu'il est un homme responsable et qu'un responsable doit organiser la fatalité.

Pourtant, ce n'est pas la fatalité que la justice choisira d'incriminer.

1

FLORENT MALVOIX

Je ne vais pas vous raconter ma vie

... mais depuis qu'à une ancienne élection présidentielle, l'éjaculateur précoce l'avait emporté sur la peine-à-jouir, la plus grande confusion règne dans la république de l'érotisme. Moi-même, je tiens des deux, parfois plutôt de l'un, parfois plutôt de l'autre. C'est dire que ma vie n'est pas toujours drôle.

Pas souvent drôle, en vérité.

Mais je ne vais pas vous raconter ma vie.

Pourtant, journaliste de mon état, il ne se passe pas de jour sans que quelque chose de nouveau, d'original, d'intéressant, ne s'offre à ma curiosité professionnelle. C'est ainsi que le jour de Noël, alors que je déjeunais au Buffet de la Gare, la plus grande aventure de mon existence s'est présentée à moi, sous l'apparence d'un type de l'EDF...

J'ai toujours pensé, car je suis catholique, que la mortification que je m'impose, les jours de fête, d'aller déjeuner au Buffet de la Gare, trouverait un jour sa récompense. J'attendais plutôt une rencontre originale, un sourire qui serait une promesse. À défaut, je pensais que je me contenterais de quelque chose comme une paillette de fantaisie, un éclair de rareté. Ce quelque chose, un fonctionnaire de la brigade d'intervention de l'EDF est venu me l'apporter. Un de ces types qui, avec un acharnement aussi admirable que dérisoire, tentent d'opposer l'altruisme humain au cours inéluctable de la nature. Qui s'échinent à empêcher celle-ci de reprendre ses droits et d'engloutir dans l'obscurité originelle ces mesquines loupottes que nous appelons nos « civilisations ».

Venant très excité à ma rencontre, il me raconte une histoire à faire bondir n'importe quel plumitif, même de ma corpulence et de ma blasure (car blasé je suis, par tant d'années à n'avoir rien vu de spécialement notable, et pourtant, à l'avoir scrupuleusement noté...)

Or donc, il séchait nuitamment sur un fil mystérieusement rompu dans une rue fêtarde de la station de Valmontagne, quand un vague bruit l'a détourné de sa tâche, et a attiré son regard vers cet étrange spectacle : une femme gisait au pied d'une poubelle. En plein air et dans le plus simple appareil.

Peu s'en fallut qu'elle ne s'y figeât pour l'éternité. Le médecin du SAMU a dit que c'était moins une. « À mon avis, c'était plutôt moins quinze » a rajouté le plaisantin. Quoi qu'il en soit, les flics de permanence ne m'avaient rien signalé. Bien la peine de les rincer à toute occasion, moi qui déteste le pastis – et trinquer avec la police, on le fait rarement par plaisir, même si on professe comme moi des opinions conservatrices. Il est vrai que Valmontagne est du ressort de la gendarmerie...

Enfin bon, une femme nue dans la neige la nuit de Noël, voilà qui ne se trouve pas sous le sabot d'un renne, et je me suis dit : « Et si c'était l'affaire de ta vie ? »

L'idée m'a paru plutôt comique. J'ai terminé ma crème caramel. Un jour, je dirai ce que je pense de la crème caramel.

2

Florent Malvoix, 43 ans, journaliste au « Clairon Alpin ». Rédacteur 3^o échelon, indice 130, 2.226,68 euros mensuels avant retenues, plus un « supplément personnel » de 300 euros pour les frais de représentation comme responsable d'agence détaché. Compte tenu du coût de la vie aujourd'hui, autant dire que c'est du bénévolat.

De la stature et de l'embonpoint, barbe soignée, un mélange paradoxal de fraîcheur (vieux garçon, il n'a pas été flétri par la conjugalité) et de solidité rassise. Fraîcheur dans les traits pleins et la roseur du teint franchement épicurien. Lassitude dans la démarche avachie, vaincue, de celui qui a trop longtemps mis ses pas dans ceux de la veille. Bientôt vingt ans de carte professionnelle, il ne sait rien faire d'autre que son métier. Tout en se demandant chaque jour si c'en est bien un, ou seulement une occupation parasitaire qui se nourrit de la vie des autres.

Chaque matin, il se lève cependant avec l'idée que c'est aujourd'hui que vont se produire l'événement ou la rencontre qui le sortiront de sa routine d'étudiant surprolongé. Chaque soir, il se dit que ce sera sans doute pour demain. Plus les années passent, plus il évolue du « sans doute » vers le « peut-être ». Plus que tout, il tâche d'éviter la souffrance de se rendre compte que notre vraie vie est vraiment là où on la vit. Il connaît le goût de la bière dans tous les bistrots de l'arrondissement. Il n'est pas absolument malheureux. Car la ville a adopté ce personnage bougon, physiquement imposant et vestimentairement incertain. Elle l'a intégré à ses mécanismes de pouvoir, comme un rouage essentiel quoique subalterne. Il n'est rien, il est pauvre, il n'est même pas d'ici. Mais il détient le pouvoir de constater, avaliser, légitimer, consacrer tout ce qui vit et tout ce qui se fait dans la ville. Il est l'indispensable greffier qui, au jour le jour, rédige, entérine, sanctifie humblement l'historiographie de B.

Lui se sent dur et fort comme quelqu'un à qui l'existence n'a pas pris la peine de réserver de passe-droit.

La police fut évasive. L'officier de permanence était sorti (Tu parles : il devait

cuver son whisky effondré dans son living, traquant sur internet des rotondités plus affriolantes que celles, trop popotes et pas assez popotines, de sa légitime ; en rêvant d'une vraie carrière de flic de feuilleton télé...) On perd toujours son temps avec les flics : trop d'états d'âme, trop de syndicats. Les pompiers ? À peine plus bavards : Oui, nous avons transporté à l'hôpital une femme atteinte d'hypothermie. Dans les vingt, vingt-cinq ans. À la gendarmerie de Valmontagne, enfin, il obtient plus de détails. Le nom, l'heure, les circonstances et le lieu précis de la découverte, et même la température : moins treize degrés centigrades... Le bricart-chef, un marrant (c'est pourquoi il est de garde aujourd'hui) se fend d'une formule : « La personne était costumée par Findus. À vrai dire, pour ce que j'ai pu juger, c'était même Picard, vu la qualité de la présentation. » Avant de conclure par un solide rire de gendarme.

Devant son clavier, Malvoix sait déjà que ce ne sera pas celle-là, l'affaire de sa vie. Quinze lignes, tout au plus. Cinquante s'il arrive à faire un peu d'humour, à glisser une allusion discrètement égrillarde. Disons, trente lignes en style journalistique, sujet, verbe, complément, pas plus d'une subordonnée. Tout est dans le titre : « Nue dans la neige » – subtile allitération qui résume l'intérêt de l'affaire, et suggère à qui est en état de l'entendre quelque chose de plus érotique qu'hygiénique. « Une jeune femme d'environ 25 ans a été retrouvée, dans la nuit du 25 décembre, dans une rue de Valmontagne. Dépourvue de tout vêtement, elle gisait sans connaissance près d'un chalet où les dépanneurs de l'EDF, qui veillent sur nous tandis que nous profitons de notre bien-être familial dans l'allégresse de la Nativité, l'ont découverte. Vivante mais en état d'hypothermie et sérieusement choquée, elle a été conduite au centre hospitalier par l'ambulance des sapeurs-pompiers. Le pronostic vital demeure réservé. Des séquelles sont à craindre (on ne risque rien à l'avancer, vu que toute chose a toujours une suite...) La brigade de gendarmerie, sous le commandement de l'adjudant Dupoyet, enquête. Aucune trace de violence n'aurait été relevée.

« Les occupants des chalets voisins du lieu où la jeune femme a été trouvée, qui fêtaient joyeusement mais en toute innocence le réveillon à quelque pas du drame, n'ont pu apporter aucune information aux enquêteurs. Ils ont déclaré ne s'être aperçus de rien. »

Quoi, qui, où, quand, comment, pourquoi... la base du travail journalistique. Même si depuis tous ces machins sur la présomption d'innocence (et quoi de

plus innocent qu'une enfant nue, même un peu âgée, la nuit de Noël ?) les journaux hésitent à citer le nom des victimes. Et surtout des coupables (pardon, des « présumés ») susceptibles de vous coller dans les gencives un avocat pugnace ou de venir, accompagnés d'une bande de présumés innocents de leur acabit, saccager la rédaction et casser la figure des rédacteurs.

Bref, une fois identifiée, Ruffier Valérie, 26 ans, demeurant 17 avenue du Duc Amédée, toiletteuse pour chiens, ne sera désignée que par les initiales V.R. Mais on n'oubliera pas que « l'adjudant de gendarmerie, le lieutenant des pompiers, l'adjoint au maire... se sont rendus sur les lieux. » Pas pour se rincer l'œil, certes non, mais pour montrer au contribuable toujours prompt à débiter les institutions que celles-ci veillent sans désespérer au salut commun. Même la nuit de Noël.

Avec un peu de chance, Noël étant traditionnellement creux en information, ce fait-divers intéressera la régionale, voire pourquoi pas, une allusion à la « une » ? Il y a ce petit côté égrillard... Là-bas, au siège du « Clairon », un rédacteur recruté de nuits de veille à scruter les moindres trépidations de la planète, confère parfois ce suprême honneur aux banales rumeurs qui montent des départements. Peut-être hasarderait-il lui-même un bref commentaire sur le thème : « L'humanité est-elle donc tombée si bas, que de pareilles abominations nous atteignent jusque chez nous ? »

Mais ne rêvons pas. Quelques lignes en page régionale au mieux, et ce ne sera déjà pas si mal. Il n'y a pas mort d'homme, et le scandale n'est que virtuel. Un peu sec, tout de même ? Peut-être alors, s'offrir une touche de pittoresque. Après tout, cette fille qui décongèle à l'hôpital, elle vivait jusqu'à hier de sa vie humaine. Peut-être lisait-elle notre journal. En tout cas, quelqu'un qui la connaît le lit, forcément. Fendons-nous d'une idée générale : « Vive émotion dans la charmante station aux toits pentus, turlututu, perle des Alpes, havre voué à la détente et au loisir. Cette énigme vient y semer, en pleine période de fête et d'expansion touristique, une inquiétude, le soupçon d'inconcevables turpitudes. »

Ceci étant dit et écrit, il y a tout de même peut-être quelque chose là-dessous. Malvoix sent en lui le chatouillement de l'aventure – une aventure possible qui le propulserait dans la noble sphère des maîtres du fait-divers, cette aristocratie du journalisme si souvent rabaissée à la subalterne tournée des commissariats, au prosaïsme de la main courante et au basique ramassage des chiens écrasés.